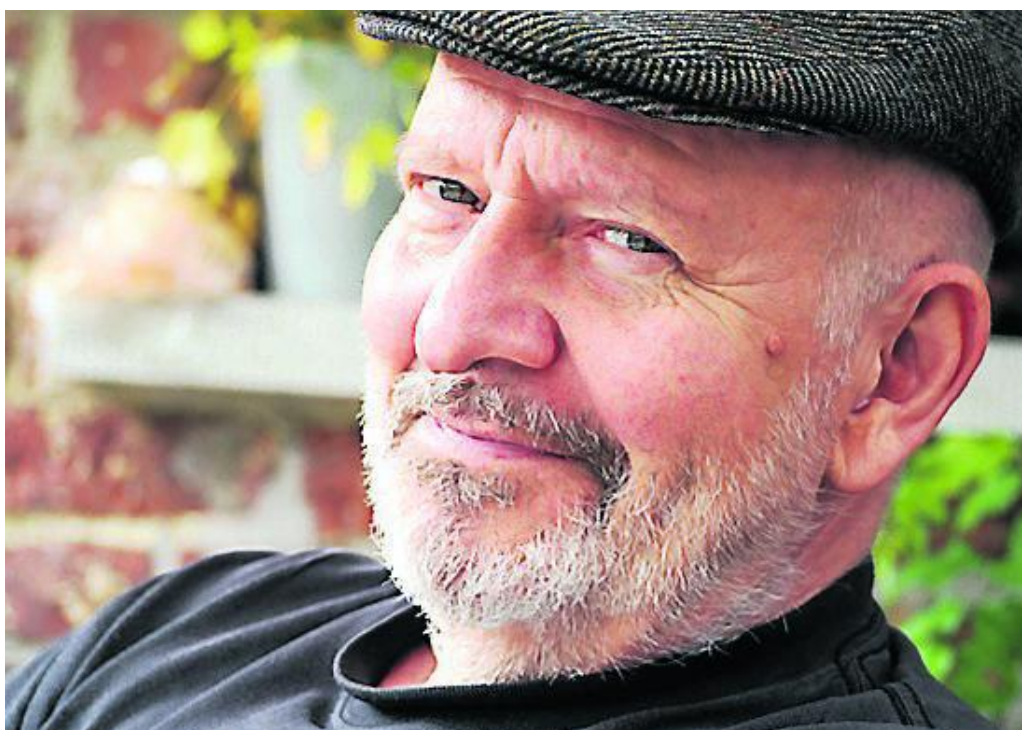


ACTUALITÉ

« L'espèce humaine scie la branche sur laquelle elle est assise ! »

Propos recueillis par Samuel Ribot / ALP



Votre livre alerte de manière forte sur le changement climatique et s'intitule « Trop Tard pour être pessimistes ! ». Il y a pourtant des raisons de l'être, non ?

Il n'est plus temps d'être pessimiste ! Il suffit d'être lucide pour appréhender la gravité de la situation qui est face à nous : en dépit de toutes les expertises scientifiques qui s'accumulent depuis le sommet de la terre de Rio, en 1992, rien ou presque rien n'est entrepris pour préserver la planète d'une bascule dont les conséquences économiques et sociales seront absolument dramatiques. Nous vivons déjà dans la catastrophe climatique, qui grandit autour de nous, et l'effondrement de la biodiversité, qui est une réalité. Deux mouvements qui trouvent leur origine dans le système économique capitaliste dans lequel nous vivons : c'est pourquoi il faut se battre pour un changement radical, être dans l'action plutôt que dans le pessimisme.

Des solutions sont proposées, mais vous ne croyez ni aux modèles alternatifs ni au Green New Deal de la gauche américaine... Pourquoi ?

Le Green New Deal a deux mérites majeurs : il s'agit d'un plan d'ampleur et il ambitionne de sortir à la fois de la crise écologique et de la crise sociale. Mais ça ne correspond pas aux exigences qui nous font face. On sait que 1,5 °C de réchauffement par rapport à la période préindustrielle nous expose déjà à une situation extrêmement dangereuse pour plus d'un milliard de personnes sur terre. Pour éviter d'aller au-delà, il faudrait réduire les émissions mondiales nettes de Co2 de 50 % d'ici 2030, c'est-à-dire d'ici demain, et de 100 % d'ici 2050 ! Quand on sait que 80 % de ces émissions sont dues à la combustion de produits fossiles et que ces combustibles couvrent 80 % des besoins énergétiques de la planète, la conclusion coule de source : nous devons réduire de manière radicale notre consommation d'énergie. Et nous ne pouvons y parvenir qu'en limitant drastiquement la production matérielle, les transports et la consommation de biens.

Votre triptyque se résume ainsi : « produire moins », « transporter moins », et « partager plus ». Comment opérer un changement d'une telle ampleur ?

C'est un changement de civilisation ! Un mouvement qui suppose une reconquête du pouvoir afin d'amorcer une politique radicalement différente. Il s'agit de révolutionner des comportements très profondément ancrés dans nos sociétés. Pour nous en sortir, il n'y a pas d'autre solution que d'éliminer les productions inutiles ou nuisibles à l'environnement. Et elles existent...

A quoi pensez-vous ?

Prenons l'exemple de l'industrie de l'armement : il n'est pas insensé de le considérer comme le secteur nuisible par excellence, dont l'Humanité aurait intérêt à se débarrasser en priorité. Songez que le Pentagone est l'institution publique la plus polluante de la planète... Il faut aussi envisager une remise en cause du secteur automobile, encadrer le transport aérien, mettre fin à des aberrations comme ces fleurs importées par avion du Kenya...

Comment et par quel intermédiaire l'écosocialisme que vous défendez peut-il se diffuser jusqu'à devenir le nouveau modèle ?

Il y a avant tout un message de bon sens à diffuser : l'espèce humaine, à cause de notre modèle capitaliste, est en train de scier la branche sur laquelle elle est assise. Et nous le faisons de surcroît au nom d'un système qui rend les riches encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres, alors que notre richesse fondamentale réside non pas dans l'accumulation de biens mais dans la qualité de nos relations humaines et sociales. Une fois que nous avons ce qui est nécessaire à la satisfaction de nos besoins fondamentaux – se vêtir, se loger, se soigner, se nourrir, voyager raisonnablement – nous pouvons accéder à un bonheur qui se trouve ailleurs que dans le consumérisme.

Vous partagez le constat des collapsologues mais pas leurs conclusions. Qu'est-ce qui vous permet d'espérer ?

Je partage en effet leur analyse : nous sommes dans un véhicule qui accélère et qui va droit dans le mur. Mais je suis en désaccord sur la stratégie dominante chez les collapsologues, qui consiste à dire qu'il n'y a rien à faire à part attendre l'effondrement. Je ne crois pas non plus à la disparition annoncée du capitalisme : tant qu'il y aura des ressources naturelles à exploiter et de la force de travail humaine disponible, le capitalisme se maintiendra. L'enjeu, selon moi, est d'organiser le combat collectif contre ce système qui nous mène à notre propre effondrement. Mais cela, ça se fait au travers d'une lutte commune, globale et collective, pour parvenir à un changement de société, et pas en attendant la catastrophe.

Propos recueillis par Samuel Ribot / ALP

À lire : « Trop tard pour être pessimistes ! », éditions Textuel, 324 pages, 19,90 €.

Agronome, militant écologiste, le spécialiste belge Daniel Tanuro prône l'avènement d'un « écosocialisme » comme alternative au capitalisme moderne. Un changement de civilisation qui permettrait d'éviter la catastrophe climatique, que l'auteur se refuse à admettre.

Daniel

Tanuro

Agronome

Agronome, militant écologiste, le spécialiste belge Daniel Tanuro prône l'avènement d'un « écosocialisme » comme alternative au capitalisme moderne. Un changement de civilisation qui permettrait d'éviter la catastrophe climatique, que l'auteur se refuse à admettre.

